



HAL
open science

Témoignages, représentations et propositions dans l'Europe pré-révolutionnaire

Michel Lefevre

► **To cite this version:**

Michel Lefevre. Témoignages, représentations et propositions dans l'Europe pré-révolutionnaire : L'éducation d'une princesse en Allemagne et à la cour du roi Soleil : témoignages dans la correspondance allemande de Madame Palatine, Duchesse d'Orléans, à sa tante, la Duchesse Sophie de Hanovre. Guyonne Leduc. L'éducation des femmes en Europe et en Amérique du Nord de la Renaissance à 1848, L'Harmattan, pp.163-177, 1997. hal-04461496

HAL Id: hal-04461496

<https://hal.science/hal-04461496>

Submitted on 16 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

SOMMAIRE

Avant-propos	17
Note éditoriale	21
Remerciements	23

PREMIÈRE PARTIE

DE LA RENAISSANCE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Chapitre 1: Quatre Pays-clés de l'Europe

L'Éducation des filles en France à la fin du Moyen Âge, un sujet mal connu <i>Marie-Thérèse Caron</i>	27
L'Éducation des femmes d'après la correspondance de Thomas More <i>Jean-Claude Margolin</i>	39
Considérations sur l'aptitude féminine aux armes et sur l'instruction guerrière dans la <i>trattatistica</i> italienne philogyne du XVIe siècle <i>Frédérique Verrier</i>	55
Écoles, académies et collèges: La Femme madrilène dans les salles de classe (XVIe- XVIIIe siècle) <i>Teresa Nava Rodriguez</i>	67

Chapitre 2: L'Influence de la religion sur l'éducation féminine

Du catholicisme au protestantisme: Grandeur et décadence de l'instruction féminine? <i>Paul Denizot</i>	81
L'Éducation religieuse des femmes d'après les récits de conversion puritains: L'Exemple d'Elizabeth White <i>Élisabeth Soubrenie</i>	90

Chapitre 3: Quelques projets pour l'éducation des femmes

Les <i>Jeux de conversation pour dames</i> : La Formation à l'honnêteté féminine Allemagne au XVIIIe siècle <i>Jean-Daniel Krebs</i>	
Les "Lettres" dans l'éducation des dames anglaises vers le milieu du XVIIIe siècle: Le Cas de Margaret Cavendish <i>Line Cottagnies</i>	1
De la "jeune fille savante" et de la "femme vertueuse" au "savoir sauvage": Anna Maria van Schurman, Bathsua Makin et Aphra Behn <i>Bernard Dhuicq</i>	1
De l'éducation des dames (1674), ou le rêve cartésien de Poullain de la Barre <i>Marcelle Maistre Welch</i>	1
Mary Astell et Daniel Defoe, auteurs de projets féministes pour l'éducation? <i>Guyonne Leduc</i>	1

DEUXIÈME PARTIE

LE XVIII^e SIÈCLE

Chapitre 1: Témoignages, représentations et propositions dans l'Europe post-révolutionnaire

L'Éducation d'une princesse en Allemagne et à la cour du roi Soleil <i>Michel Lefèvre</i>	1
L'Éducation des filles à l'amour chez Madame de Maintenon <i>Yves Ferroul</i>	1
Entre modernité et tradition: Madame de Lambert et l'éducation des filles <i>Robert Grandroute</i>	1
L'Éducation des filles vue par l'abbé Pluche dans son <i>Spectacle de la Nature</i> <i>René Grevet</i>	1
L'Éducation des femmes chez Choderlos de Laclos: Morale et politique <i>Paul-Édouard Levayer</i>	2

Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen) et l'éducation des femmes <i>Madeleine van Strien-Chardonneau</i>	216
--	-----

Chapitre 2: Un Particularisme britannique?

Quelques propositions ou lemmes pour une définition de la formation intellectuelle des femmes (1690-1820) <i>George S. Rousseau</i>	231
--	-----

Swift, les femmes et l'éducation des femmes <i>Claude Rawson</i>	245
---	-----

"Une Vocation non inférieure en dignité": L'Éducation des femmes et le rôle des femmes dans l'éducation selon Lord Kames <i>Pierre Carboni</i>	266
---	-----

"Suis-je le gardien de ma soeur?": Frères et soeurs intellectuels en Angleterre au XVIIIe siècle <i>Ruth Perry</i>	279
---	-----

Chapitre 3: La Révolution et l'influence de la France

Condorcet et l'instruction des femmes: Le <i>Premier Mémoire sur l'instruction publique</i> <i>Catherine Kintzler</i>	297
--	-----

Éducatrices féminines: Les Commentaires des <i>Confessions</i> de Rousseau <i>Michèle Crogiez</i>	307
--	-----

Le "Privilège éducatif" des Parisiennes à la fin de l'Ancien Régime <i>Martine Sonnet</i>	317
--	-----

Principes et méthodes d'éducation féminine en France et en Angleterre pendant la période révolutionnaire (1776-1800) <i>Josette Hérou</i>	329
--	-----

L'Éducation féminine à la scène: Les Femmes dramaturges dans le Londres géorgien <i>Angela Smallwood</i>	337
---	-----

L'Éducation des femmes en Russie au XVIIIe siècle <i>Évelyne Enderlein</i>	349
---	-----

TROISIÈME PARTIE

LE XIX^e SIÈCLE

Chapitre 1: D'un siècle à l'autre

Effets de l'instruction et de l'éducation sur l'évolution de la condition féminine dans les territoires polonais de 1773 à 1848 <i>Edmond Gogolewski</i>	365
L'Évolution des conceptions pédagogiques des publicistes et romancières allemandes à la charnière du XVIIIe et du XIXe siècle: de S. von La Roche à T. Huber <i>Sylvie Lamy-Marchenoir</i>	376
Identité féminine et théories pédagogiques au XVIIIe et au XIXe siècles en Italie <i>Carmela Covato</i>	389
L'Éducation des femmes des années 1790 aux années 1830: D'Orgueil et préjugés de Jane Austen au <i>Moulin sur la Floss</i> de George Eliot <i>Françoise Dupeyron-Lafay</i>	396
Leçons de vertu: L'Influence des leçons de Mary Wollstonecraft sur la sexualité féminine auprès des pédagogues et des réformatrices américaines pendant les années 1820-1830 <i>Jane Moore</i>	409
Chapitre 2: L'Expérience de pédagogues et la réalité historique	
Femmes et éducation en Espagne de 1800 à 1850: Réalités et images <i>Colette Rabaté</i>	419
Madame de Genlis et l'éducation des filles: Pédagogie et romance <i>Jennifer Birkett</i>	433
L'Éducation des filles vue par l'Église catholique au début du XIXe siècle <i>Françoise Mayeur</i>	442

Chapitre 3: L'Éducation dans la fiction des deux côtés de l'Atlantique

Aurore Dupin, une éducation "à cheval" <i>Michèle Hecquet</i>	451
Fénelon au Mexique, ou <i>La Petite Quichotte et sa cousine</i> de J. J. Fernández de Lizardi <i>Jacqueline Covo</i>	461
Instruire la femme quand on est un homme: Balzac, <i>La Physiologie du mariage</i> <i>Éric Bordas</i>	469
"Une saine éducation anglaise lui corrigea ses défauts français" (<i>Jane Eyre</i>): L'École dans la fiction de Charlotte Brontë <i>Marianne Thormählen</i>	483
<i>Polin'ka Saks</i> , ou Une Éducation manquée en Russie au XIXe siècle: Alexandre Droujinine et George Sand <i>Françoise Genevray</i>	492
Ce que les femmes apprennent chez Nathaniel Hawthorne <i>Serge Soupel</i>	503
Ont contribué à cet ouvrage	519

CHAPITRE 1

TÉMOIGNAGES, REPRÉSENTATIONS ET PROPOSITIONS DANS L'EUROPE PRÉ-RÉVOLUTIONNAIRE

L'ÉDUCATION D'UNE PRINCESSE EN ALLEMAGNE ET À LA COUR DU ROI SOLEIL, D'APRÈS LA CORRESPONDANCE DE MADAME PALATINE À LA DUCHESSE SOPHIE DE HANOVRE

Michel Lefèvre

Université du Littoral - Boulogne

Cette princesse Palatine (Heidelberg, 1652 - Paris, 1722), connue en France sous le nom d'Élisabeth-Charlotte de Bavière à cause de sa parenté avec la ligne des Wittelsbach et donc avec l'épouse de Louis XIV, a été la seconde épouse de Philippe, duc d'Orléans, la mère du futur régent. Rien ne destinait ce personnage pourtant haut en couleurs à prendre plus d'importance que toutes les autres princesses d'origine étrangère arrivées par diverses alliances à la cour de France,¹ mais elle a acquis la réputation d'une infatigable épistolière, écrivant à parents et amis dans l'Europe entière quasiment tous les jours. On estime le nombre des lettres qu'elle a pu écrire à plus de soixante mille, et, si la plus grande partie de ces correspondances est perdue, nous disposons jusqu'à nos jours encore de presque toutes les lettres qu'elle a écrites à sa tante, la duchesse puis l'Électrice de Hanovre, sa plus grande amie et confidente par lettres interposées.

¹ Jean Meyer, "Les Femmes étrangères à la cour de Versailles au temps de la princesse Palatine," *Pathos, Klatsch und Ehrlichkeit: Liselotte von der Pfalz am Hofe des Sonnenkönigs*, éd. Klaus Jürgen Mattheier et Paul Valentin, *Romanica et Comparatistica* 14 (1990): 55-82.

C'est ce corpus qui, avec d'autres correspondances moins volumineuses, fait depuis quelques années l'objet d'une redécouverte et d'un regain d'intérêt.² Il n'est aujourd'hui connu qu'à travers des éditions allemandes très partielles ou partiales, et à travers des traductions françaises peu respectueuses du texte original de ces éditions allemandes. La redécouverte des originaux manuscrits des lettres a fait penser avec raison qu'elles regorgeaient d'informations de toutes sortes, notamment de nature linguistique et historique, qui restaient encore entièrement à exploiter.³

L'éducation en général, celle des femmes en particulier, fait partie de ces informations qui sont contenues dans ce témoignage extraordinaire de la société autour de 1700. Notre propos est de faire connaître cette source inédite et méconnue d'informations et de présenter quelques pistes de recherche pour le sujet du présent colloque, l'éducation des femmes.

On peut suivre deux axes d'investigation: d'une part, on peut s'intéresser à l'expérience pratique de la duchesse d'Orléans en matière d'éducation, se pencher sur sa propre éducation à la cour princière de Heidelberg et aux divers endroits où elle a passé son enfance, notamment à la cour de Hanovre; et on peut observer aussi comment elle s'est comportée en tant que mère. Par ailleurs, on peut analyser aussi tout ce qui est dit à propos de l'éducation dans les lettres et essayer d'en faire une synthèse. Le témoignage de la duchesse d'Orléans est en tous les cas remarquable pour sa dimension européenne continentale, car elle observe de façon critique le prétendu raffinement de la noblesse française et elle est la digne représentante de la noblesse allemande si décriée et méprisée par les habitants de Versailles.

La vie et la correspondance d'Élisabeth-Charlotte ont déjà durant sa vie, mais plus encore après sa mort, été vus à travers le prisme très déformant des nationalismes français et allemand. En France, la princesse Palatine, appelée sous l'instigation de Louis XIV duchesse de Bavière, a longtemps, jusque dans les biographies du XXe siècle, été présentée comme un personnage rustre, mal

² Pour plus de détails sur le corpus et sur les éditions existantes ainsi que sur l'état de la recherche, voir Michel Lefèvre, *L'Allemand de Madame Palatine. Étude de la correspondance allemande (1676-1714) d'Élisabeth-Charlotte, princesse Palatine, à sa tante, Sophie de Hanovre, thèse de doctorat "nouveau régime," U de Paris-Sorbonne - Paris IV, 1993, 3 vols., 1: 10-43. Cette thèse est publiée en allemand: Die Sprache der Lieselotte von der Pfalz. Eine sprachliche Untersuchung der deutschen Briefe (1676-1714) der Herzogin von Orléans an ihre Tante, die Kurfürstin Sophie von Hannover (Stuttgart: Heinz, 1996).*

³ Sur l'intérêt scientifique de ces correspondances, consulter Jürgen Voss, "52 unbekannte Briefe der Lieselotte von der Pfalz an die Gräfin Johanna Sophie von Schaumburg Lippe," *Pathos, Klatsch und Ehrlichkeit* 201-12.

dégrossie, buveuse de bière et mangeuse de choucroute. C'est qu'on a délibérément effacé la dignité de la cour palatine dont elle est issue, et on a de surcroît exagéré les différences de culture et d'éducation entre l'Allemagne et la France, persuadé que l'on était de la supériorité de la cour du roi Soleil.

Cependant l'éducation aux cours princières allemandes n'avait rien à envier à la cour de France, bien au contraire. Il est très probable que les railleries dont faisait l'objet la duchesse d'Orléans soient dues au fait que nous connaissons Élisabeth-Charlotte par le truchement de "conversations" épistolaires privées, en langue allemande, et dépourvues des tours fins des conversations et écrits publics de la cour de France.⁴ Il est vrai aussi qu'Élisabeth-Charlotte ne correspondait pas tout à fait au cliché que l'on se faisait d'une "dame," mais c'est là une affaire de caractère et de personnalité plus que d'éducation: Élisabeth-Charlotte tient à garder son naturel et ne pourra ni ne voudra jamais le dissimuler sous le masque feint que donne l'éducation à la française.

À la cour de Heidelberg ainsi qu'à celle de Hanovre (Élisabeth-Charlotte a vécu chez sa tante de sa septième à sa douzième année), la princesse a bénéficié de l'éducation la plus soignée et la plus exquise qui soit, comme on peut le relire dans l'excellente biographie de Dirk van der Cruysee.⁵ Il est vrai que la jeune Élisabeth-Charlotte semblait être un garçon manqué; elle était turbulente et délaissait les jeux de fille pour jouer avec son frère. Mais le soin apporté à son éducation parvint tout de même à corriger ce penchant naturel. Cette éducation était l'affaire de ses diverses gouvernantes, mais elle fut surveillée de très près par l'Électeur palatin Karl Ludwig lui-même, qui a rédigé des instructions très détaillées à l'attention des gouvernantes.⁶

L'éducation des princesses allemandes divergeait notamment de celle des princesses françaises en ce qu'elle était dès le début très cosmopolite. On apprenait au moins trois langues outre l'allemand: le français, qui était d'ailleurs langue de cour dans la plupart des principautés allemandes (et notamment à Heidelberg et à Hanovre), l'italien et l'anglais. Bien que ces deux dernières langues fussent mentionnées dans les instructions à la gouvernante – "Ladite gouvernante aura soin que notre fille apprenne à bien lire et écrire en allemand et en français, et avec le temps en italien et anglais"⁷ – elle ne les apprit jamais. Jean Meyer souligne qu'en cela Élisabeth-Charlotte se distinguait de la très grande majorité des princesses de

⁴ Lefèvre, "Langue privée et censure politique: L'Exemple de la princesse Palatine," *Langage et pouvoir en interaction* (Fontenay - St Cloud: ÉNS-Éditions, 1995) 47-74.

⁵ Dirk van der Cruysee, *Madame Palatine. Princesse européenne* (Paris: Fayard, 1988) 64-71, 95-99.

⁶ Voir van der Cruysee 95-96.

⁷ Cité dans van der Cruysee 96.

en rang en Allemagne, et que cela est d'autant plus surprenant lorsque l'on sait que la bien-aimée tante Sophie faillit devenir reine d'Angleterre et que deux autres de ses parentes étaient mariées à des princes italiens.⁸ Cela montre que l'Électeur Palatin donnait une priorité inhabituelle à la France et à sa langue. En tous les cas, on peut affirmer, ne serait-ce qu'en lisant les lettres françaises d'Élisabeth-Charlotte, que son français n'a rien à envier à celui des dames françaises.⁹

Dirk van der Cruysse parle d'une éducation quasi "bourgeoise" lors des premières années de la vie de la princesse:¹⁰ il s'agit d'un point critiquable de cet ouvrage. C'est en effet un terme qu'il faut utiliser avec précaution, car s'il est une chose que la princesse a parfaitement bien apprise et intégrée, c'est de bien distinguer les rangs. "Tenir son rang" est un des principes auxquels elle tenait le plus: elle connaissait parfaitement les droits et les devoirs d'une princesse de sa qualité et, pour rien au monde, elle n'aurait voulu vivre ni même parler comme une personne de rang inférieur. Elle s'étonne avec mépris des dames de qualité qui "parlent comme les bourgeois": "Où donc la reine de Prusse, qui est pourtant née duchesse du Mecklembourg, a-t-elle appris à parler comme les bourgeois? Elle a probablement beaucoup fréquenté les domestiques et les viles gens."¹¹ Tenir son rang est pour elle un devoir vis-à-vis de Dieu, c'est le fondement même de la noblesse. Toute sa vie, elle a eu horreur des mariages entre nobles et roturiers, et la plus grande honte qu'on pouvait lui faire, c'était de songer, ne serait-ce qu'un instant, vouloir marier ses enfants avec des roturiers ou avec des "bâtards." Cette stricte intransigeance est le fruit d'une éducation "dans son rang" et toutes les remarques sur son prétendu manque d'éducation qu'on peut lire dans toutes sortes de biographies de la princesse sont totalement fausses.

Il est vrai qu'à la différence de la plupart des dames en France, mais aussi des princesses allemandes, Élisabeth-Charlotte a toujours été très proche de son père. Elle s'intéressait à son action politique, l'accompagnait lors de ses visites à travers le Palatinat et apprit à aimer son pays comme une vraie patrie. Son caractère l'avait

⁸ Meyer, "L'Éducation reçue par Élisabeth-Charlotte," communication effectuée lors du colloque intitulé "2. Liselotte-Kolloquium. Die Briefe der Elisabeth-Charlotte an Sophie von Hannover," Centre de Recherches sur les Langues Germaniques, organisateur Paul Valentin en collaboration avec Klaus-Jürgen Mattheier, U de Paris-Sorbonne - Paris IV, 7-10 octobre 1992, Actes non publiés.

⁹ La totalité des lettres françaises connues d'Élisabeth-Charlotte sont rassemblées dans *Madame Palatine, Lettres françaises*, éd. Dirk van der Cruysse (Paris: Fayard, 1989).

¹⁰ van der Cruysse 67.

¹¹ Lettre du 15 juillet 1711, 3: 8. Toutes les citations des lettres sont traduites par mes soins; les numéros des pages correspondent à ceux des manuscrits, retranscrits *in fac simile* (en respectant la découpe des pages) dans Lefèvre, *L'Allemand de Madame Palatine*, "Corpus," vols. 2 (1676-1693, 1696) et 3 (1711, 1713).

conduite très jeune à aimer les jeux de garçon; elle se divertissait en compagnie de son frère qui semblait d'ailleurs beaucoup plus efféminé qu'elle: elle montait à cheval comme un homme, ce qui fit sensation à la cour de Louis XIV où elle accompagnait le roi à la chasse; elle aimait battre la campagne, marcher, grimper et gambader.

Un dernier trait marquant de la personnalité de la princesse Palatine, que son éducation a certainement permis de maintenir et de développer, c'est son solide bon sens que même van der Cruysse appelle "paysan."¹² Le fanatisme religieux, les intrigues de toute espèce, les déraisonnements et les débauches, dont la cour de Versailles regorgeait, ne correspondaient en rien à sa façon d'être et de penser: elle s'est toujours fiée au bon sens; elle avait un caractère profondément sincère qui abhorrait la dissimulation, et cet esprit cultivé dans son éducation protestante et tolérante détonnait considérablement à la cour de France et contribua à sa disgrâce. En France, c'est exceller dans l'art de dissimuler et de paraître qui était considéré comme signe d'une bonne éducation. Élisabeth-Charlotte n'admettait comme valeur suprême que le naturel. Selon elle, il était naturel pour une dame de qualité de se comporter conformément à son rang et donc d'être éduquée en fonction de celui-là.¹³ Et il était naturel de s'orienter selon le bon sens et la vertu.

Cette mise au point quant à la biographie de la princesse Palatine était nécessaire, car l'image colportée depuis des siècles de cette dame n'est toujours pas complètement corrigée. Il suffit pourtant de lire attentivement ses lettres pour trouver au fil des lignes toutes sortes d'indices qui corroborent ce portrait rigé. Nous renvoyons à la biographie déjà citée de Dirk van der Cruysse et aux lettres françaises que ce dernier a éditées pour compléter l'image de la princesse allemande.

Étudions à présent les témoignages que nous apportent ses lettres sur l'éducation des femmes en France, et plus exactement à la cour de Versailles, pour relever les éventuelles différences avec l'éducation donnée aux princesses allemandes ou à Élisabeth-Charlotte elle-même.

Avec le titre de Madame, la princesse Palatine, mariée au duc d'Orléans, offrit à la famille de France trois enfants: le duc de Valois qui mourut enfant, le duc de Chartres, futur Régent, et Élisabeth-Charlotte, Mlle de Chartres, future duchesse de Lorraine. En outre, Madame put donner de son affection maternelle aux deux filles des premières noces de Monsieur, Marie-Louise et Anne-Marie. Les lettres de la duchesse d'Orléans témoignent surtout de la grande affection maternelle qu'elle éprouvait pour ses enfants autant que pour ses belles-filles, affection qui étonnait:

¹² van der Cruysse 98.

¹³ Lefèvre, *L'Allemand de Madame Palatine* 1: 55.

au XVII^e siècle une mère avait presque honte d'étaler au grand jour sa tendresse maternelle, et un père qui s'oubliait au point de caresser ses enfants en public se vit appeler 'un sot père.'¹⁴ Il est vrai que la mortalité infantile très forte de l'époque interdisait que l'on s'attachât trop aux enfants. Mais peut-être les conceptions générales de l'éducation des enfants de l'époque, dont nous allons souligner certains traits qui paraissent dans les lettres de la Palatine, voulaient-elles qu'une certaine distance affective séparât les parents de leurs enfants.

L'autorité parentale d'Élisabeth-Charlotte doit en effet s'effacer devant la puissance des coutumes et traditions d'une part, et devant la volonté de son mari d'autre part. En tant qu'épouse, on ne lui laissa guère d'autorité que sur sa fille. Dès 1682, lorsque les rapports entre les époux se tendirent, Monsieur se montra terriblement jaloux de l'affection de ses enfants et fit tout pour les éloigner, surtout son fils, de la duchesse.

L'autorité des parents était déléguée, plus ou moins selon l'attitude des parents, à des gouvernantes, qui, à Versailles, jouaient un rôle ambigu, car elles étaient aussi les représentantes, auprès des jeunes filles de la cour, des autorités extérieures à la famille. La charge était vénale, la qualification à ce poste n'avait guère d'importance, et c'est le roi qui choisissait en dernier ressort et qui donnait les instructions. Elle représentait le moyen pour faire pénétrer le pouvoir de la sphère publique dans la vie privée. C'était le cas pour Élisabeth-Charlotte à qui l'on imposa une personne pour éduquer sa fille que la princesse Palatine ne semblait guère apprécier. Mais comme on lui laissa quelque autorité sur sa fille, elle ne se gêna pas pour faire des remontrances à cette gouvernante. Plus tard, la même gouvernante entra dans la maison de son fils et fut chargée de l'éducation de sa petite-fille, la turbulente duchesse de Berry, enfant terrible de la famille, fille de son fils Philippe, duc de Chartres, et de sa peu aimée belle-fille, Mlle de Blois devenue Mme de Chartres. Cette dernière, par fainéantise, n'intervenait pas dans l'éducation de sa fille. Quand la duchesse de Berry se trouva enceinte, Élisabeth-Charlotte écrit à propos de son éducation:

À présent elle se tient mieux, Dieu soit loué, j'espère qu'elle sera complètement corrigée. Elle a été éduquée d'une façon pitoyable. Quand la même gouvernante était auprès de ma fille, j'ai bien vu qu'elle n'entendait rien à ce travail, c'est pourquoi j'ai gardé un œil sur son travail et quand il y avait quelque chose qui n'était pas selon mon idée, je savais bien le dire et sermonnais la fille et la gouvernante. Mais cela, l'épouse de mon fils n'a pas voulu le faire, elle est fainéante et fuit l'effort. Quoi qu'il en soit, il est sûr

¹⁴ van der Cruyse 202.

qu'elle n'a jamais dit un mot quant à l'éducation de la fille ni à cette dernière, ni à la gouvernante. C'est pourquoi, tout est de travers maintenant, mais, à présent que l'on a dit la vérité à la jeune femme, elle se corrige. Si elle avait été encore une année auprès de cette gouvernante, elle serait certainement tombée dans tous les plus grands vices, elle en avait pris le chemin. (15 mars 1711, 3: 11-13)

La fonction capitale de mère se manifesta au moment de décider du mariage de ses enfants. Elle ne put empêcher qu'on mariât son fils contre sa volonté (sur ordre du roi, avec la fille de ce dernier et de Mme de Montespan, Mlle de Blois, une bâtarde donc, qui de plus avait été éduquée par des bourgeois, ce qui était une mésalliance, la plus grande honte qu'on pouvait infliger à Élisabeth-Charlotte),¹⁵ mais elle obtint gain de cause pour sa fille.¹⁶ Il s'agit en fait d'une nouvelle intrusion des autorités et contraintes extérieures à la famille dans la vie privée. C'est probablement le centre de l'éducation des princesses de l'époque: faire en sorte que les filles soient de bons partis pour d'éventuelles alliances économiquement, et surtout politiquement utiles. En cela, la beauté et la grâce jouent un rôle assez secondaire. Il faut orienter l'éducation des filles vers une séparation lointaine et définitive, comme la duchesse elle-même avait été séparée de sa patrie palatine. Il incombait aux parents de bien "réussir" ce mariage et donc cette séparation, le plus tôt possible; il fallait savoir profiter des opportunités politiques du moment et voir loin. Les princesses n'avaient finalement de valeur que par le traité politique que leur union allait sceller.

L'essentiel du rôle éducatif de la mère pour sa fille semble être du domaine de la morale. Élisabeth-Charlotte parle de "sermonner." Un long passage d'une lettre à Sophie relate de manière très détaillée le sermon qu'elle avait été amenée un jour à adresser à sa petite-fille, la duchesse de Berry, dont le comportement désastreux à la cour avait amené ses parents – sur ordre du roi – à la confier à sa grand-mère pour que cette dernière lui fit des leçons de morale:

Ma pupille que l'on m'a confiée montre à présent, Dieu merci, profil bas et profite de mes sermons. Dieu fasse que cela dure. Son père et sa mère ne dirent rien et furent tout attendris durant mon sermon, la fille pleura amèrement. Je ne lui dis aucune parole méchante, au contraire, je la plains beaucoup de ce qu'on l'avait si mal éduquée et de ce qu'elle n'avait pas appris, malgré tout son bon sens, quels étaient ses devoirs ni ce que ces devoirs

¹⁵ Voir van der Cruyse 346 sq.

¹⁶ Voir van der Cruyse 389 sq.

exigeaient de sa part, que le Seigneur notre Dieu a pourtant instaurés pour que nous soyons heureux dans ce monde-ci et dans l'autre monde. Que j'étais désolée de ce que l'on m'ait chargée de la commission de la gronder, mais que je la tenais pour suffisamment raisonnable pour ne pas douter qu'elle changerait complètement de conduite et chercherait à se faire aimer de tout le monde, ce qui la rendrait heureuse, pourvu qu'on lui indique ce qui sied à une grande princesse comme elle, ce qu'elle devait fuir et ce qu'elle devait suivre, ce dont elle était redevable au roi son souverain ainsi qu'à son père et à sa mère, au Dauphin et à la Dauphine, et à elle-même. Que je ne lui disais rien du Seigneur notre Dieu, car celui-ci était trop élevé pour moi, que d'ailleurs je ne pouvais pas en parler assez dignement et que c'était la raison pour laquelle je laissais cela à son père confesseur. Que j'allais lui dire seulement que rien ne messeyait plus lorsque l'on était de son âge que de se forcer à ne croire en aucun Dieu, que cela devait nécessairement entraîner non seulement la colère et la punition de Dieu, mais aussi le mépris de tous les hommes, puisqu'il nous est ordonné, à nous Chrétiens, d'aimer Dieu de toute notre âme et notre prochain comme nous-même. Que ceux qui lui enseignaient ces méchantes maximes étaient ses pires ennemis car ils essayaient de faire son malheur dans ce monde-ci et dans l'autre monde, mais que moi, qui ne la considérais que comme mon propre petit-enfant, ne souhaitais rien de plus en ce monde que de la voir heureuse, que je fondais là-dessus mon propre bonheur à mon âge, et que je la priais donc de ne pas croire que ce que je lui disais pour son plus grand bien provenait d'une méchante humeur ou d'une irritation, mais uniquement parce que le roi me l'avait ordonné. Et je disais en riant que monsieur son père était aveugle en ce qui la concerne, et madame sa mère trop fainéante pour se donner la peine de lui faire des remontrances lorsqu'elle faisait une sottise, que ce soit parce qu'elle buvait trop, parce qu'elle faisait la forte tête en s'opposant au roi et en traitant vilainement son père, parce qu'elle jouait les méchants personnages, qu'elle se fâchait avec Madame la Dauphine ou qu'elle se confrontait à tout le monde, qu'elle était malpolie et d'autres choses encore que j'espérais toutes lui voir changer. Ma harangue était encore plus longue, mais je crains déjà que je n'aie que trop ennuyé Votre Dilection. . . . (lettre à Sophie, 15 novembre 1711, 3: 8-12)

Cette "harangue" contient plusieurs traits qui semblent caractériser l'éducation des dames de la cour autour de 1700. Tout d'abord, l'éducation est un domaine dont les règles échappent souvent aux parents eux-mêmes. Il est dit dans l'extrait ci-dessus que ce sermon a été ordonné par le roi. Dans la famille royale, c'est en effet le

roi qui décidait du destin – notamment du mariage – de tous les enfants. C'est lui aussi qui en dernier ressort décidait du personnel affecté à la maison et donc à l'éducation de tel prince ou de telle princesse. Mais il fallait aussi se plier à l'étiquette que les domestiques chargés de l'éducation ne se privaient pas de rappeler aux parents. Dans les lettres d'Élisabeth-Charlotte, il apparaît de plus que l'éducation des enfants de la famille royale est un sujet tabou, soumis à censure; elle n'ose trop en parler. Ainsi, ayant probablement obtenu quelques remarques de la part de Sophie concernant sa "harangue" citée plus haut, elle écrit: "Votre Dilection me rendez fière d'avoir trouvé mon sermon bon. Une éducation comme on l'a donnée à ma petite fille est presque unimaginable, je ne peux le confier à la poste, c'est par trop fou" (13 décembre 1711, 3: 11). Déjà pour l'éducation de son fils, elle s'exprimait avec prudence: "Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais parcc que ma lettre part par la poste et ne sera donc pas lue par Votre Dilection seule, mais encore par beaucoup d'autres, il faut que je me taise" (4 septembre 1711, 3: 13-14).

Un autre grand trait de l'éducation de l'époque, et qui semble être important pour les filles plus que pour les garçons encore, est le rôle de la religion. Élisabeth-Charlotte elle-même, dont les grands-parents ont subi les bouleversements de la guerre de Trente Ans, a connu une éducation exceptionnellement tolérante. C'était l'œuvre de son père, l'Électeur Palatin Karl Ludwig, qui souhaitait pour sa principauté une tolérance et une ouverture religieuse telle qu'elle existait en Prusse aussi. Elle a vu s'édifier sur les ruines de la guerre de Trente Ans à Mannheim une église dédiée à trois confessions. C'est cet esprit tolérant qui a permis à la protestante Élisabeth-Charlotte de pouvoir épouser le second homme du très catholique royaume de France, après des cours de religion accélérés et une abjuration de la foi protestante. En France, Élisabeth-Charlotte fut témoin d'un tout autre esprit religieux, un quasi-fanatisme catholique qu'aggravait encore le puritanisme dévot de Mme de Maintenon, la plus grande ennemie d'Élisabeth-Charlotte dans le royaume.

Catholicisme jusqu'à la déraison et fausse dévotion sont des travers qui exaspèrent la duchesse d'Orléans. C'est son confesseur qui a persuadé le duc de Chartres d'accepter sa mésalliance, contre la volonté de sa mère. Depuis ce jour au plus tard, la religion qui se mêle à l'éducation est suspecte aux yeux de la princesse Palatine. Quelques phrases assassines révèlent ce qu'elle pense des couvents où l'on pouvait envoyer les jeunes filles jusqu'à leur entrée dans le monde, quand les parents ne voulaient pas se charger de cette éducation. À propos de l'(in)action éducative de sa belle-fille, et du résultat sur ses petits-enfants, elle dit un jour:

Pour rendre les enfants stupides et répugnants il n'était pas nécessaire de les mettre dans un couvent, il aurait suffi de les laisser, sans rien dire de plus, auprès de Madame de Marée; elle les aurait éduqués de manière aussi folle que l'aînée qui est affreusement mal éduquée chez elle. Mais j'espère tout de même, comme elle n'a pas 6 ans, qu'elle changera avec le temps et s'améliorera. Votre Dilection avez tout à fait raison: apprendre très tôt la raison et le bon sens aux jeunes gens qui ont de l'entendement et qui ne sont pas des nains en fera plus tôt des gens honnêtes que de les éduquer dans la candeur comme on le fait dans les couvents. Mais Madame d'Orléans ne veut pas avoir de fardeau avec ses enfants, voilà tout. (28 juin 1711, 3: 11-12)

Les dévotes ne se voient pas mieux traitées que les religieuses, au contraire. Lorsqu'en 1696 la princesse de Savoie arriva à Versailles pour épouser le duc de Bourgogne et sceller la paix avec la Savoie, cette toute jeune enfant dut être confiée à des gouvernantes pour parfaire son éducation en attendant le mariage. Élisabeth-Charlotte s'exclame dans ses lettres: "Si Votre Dilection pouvait voir les dévotes ici, vous trouveriez la princesse de Savoie encore plus à plaindre de tomber entre leurs mains" (16 août 1696, 2: 5) et "aujourd'hui on livre la petite princesse de Savoie aux mains de ses dames" (16 octobre 1696, 2: 2).¹⁷ Et en effet, entre la date de l'arrivée de la princesse de Savoie, future duchesse de Bourgogne, et son mariage, on la maintint loin du "monde," jalousement préservée des vices de la cour par le roi et Mme de Maintenon: "L'épouse du duc de Bourgogne est maintenue terriblement retirée. Le roi nous a interdit à tous de nommer jamais devant elle l'opéra, le jeu, l'appartement ou même la comédie. La pauvre enfant me fait pitié" (16 décembre 1711, 3: 7).

Il semble que les parents, qui devaient ne pas s'attacher d'une affection trop forte aux enfants et devaient les livrer au bon vouloir du roi, de la religion et de la politique, délaissaient grandement leur rôle d'éducateurs, surtout lorsqu'il s'agissait de filles. La noblesse de province semble à ce sujet mieux lotie; on voit de-ci de-là une jeune noble faire son entrée à la cour accompagnée de sa mère, cette dernière se chargeant de près de l'éducation de sa fille et considérant l'entrée à la cour du Roi comme l'aboutissement de l'éducation. Mais pour celles qui ont grandi à la cour, cette dernière a toujours été leur grande famille, et, pour toutes les choses de la vie, c'est aux membres de la cour (qui d'ailleurs fournissent les personnels des différentes

¹⁷ Dans la citation, "ses dames" sont celles nommées par Louis XIV pour composer la maison de la princesse de Bourgogne, dames qui sont à son service et chargées, entre autres, de parfaire son éducation. L'ambiguïté est intéressante: "ses" dames sont en principe à son service mais en fait à celui du roi et de l'État.

maisons) de les leur apprendre. Cela semble être le cas aussi pour l'éducation sexuelle, comme le suggère cette anecdote à propos du Dauphin: "Si la maréchale de Rochefort n'avait pas examiné par hasard Monsieur le dauphin, Madame la dauphine n'aurait pas eu ses 3 princes. Il le faisait à l'envers, et la maréchale lui indiqua comment il fallait qu'il le fasse, et tout de suite après, Madame la dauphine se trouva enceinte" (15 juillet 1696, 2: 7). Et bien sûr, le père de toute cette grande famille était le roi. On voit ainsi, dans la "harangue" de Madame à sa petite-fille, nommé l'ensemble des personnes envers lesquelles une jeune fille comme Mlle de Berry avait des devoirs ("Schuldigkeiten"): le roi tout d'abord, le Dauphin et la Dauphine ensuite, puis ses parents. Elle a enfin des devoirs envers elle-même, c'est-à-dire envers son rang, son titre, ce qu'elle représentait comme valeur potentielle monnayable en contrat de mariage.

L'éducation d'une fille consiste donc pour l'essentiel à obtenir un bon parti de mariage. C'est ce qui fera la fierté et, plus encore, l'honneur des parents. L'éducation d'un enfant n'est pas un acte gratuit pour les parents; il faut que les enfants le rétribuent par l'honneur qu'ils apportent aux parents, c'est probablement l'essentiel de ce qui se cache derrière ce terme de "Schuldigkeit" que la duchesse d'Orléans ne cesse de répéter. Dans ses lettres on peut trouver cette phrase qui corrobore ce point de vue: "La mère de la comtesse de Cassel doit être une femme bien candide pour élever les bâtarde de sa fille, elle n'en tire aucun honneur, sauf si elle éduque ces deux demoiselles avec plus de vertus que sa propre fille" (13 juillet 1711, 3: 6).

Il faut ajouter un autre point important qui est sous-jacent dans tous ces traits concernant l'éducation des jeunes filles: le rôle social plus que négligeable des femmes dans la société de l'époque. Élisabeth-Charlotte a fait le bonheur de son époux car ce dernier n'avait eu que deux filles en premières noces. Or la princesse Palatine lui offrit d'emblée deux fils, et, lorsque le troisième enfant se révéla être une fille, Monsieur décida de stopper définitivement tout rapport sexuel avec son épouse – et se consacra désormais exclusivement à ses mignons. Élisabeth-Charlotte elle-même savait bien quelle était la valeur d'une fille, et elle a même eu ces paroles choquantes pour un lecteur d'aujourd'hui: "cela se passe ainsi d'ordinaire: les fils, dont on a besoin, meurent, et les filles, qu'on ne veut pas, restent en vie" (19 août 1711, 3: 2). (Élisabeth-Charlotte vient d'apprendre le décès d'un des petits-fils de Sophie dans la maison de Prusse, le frère du futur Frédéric-Guillaume I^{er}). Ce sont en effet les hommes qui détiennent toutes les clés de la société; ils ont le monopole de l'art de la guerre, de la politique, mais aussi de la culture, de la littérature et des sciences. Les femmes trop cultivées font l'objet de railleries, ce sont des "femmes savantes" aussi déplacées dans cette société qu'une femme qui détiendrait le pouvoir politique.

Or Élisabeth-Charlotte a été très bien éduquée, c'est-à-dire qu'elle sait parfaitement quel est son rôle social, quelles sont les limites qu'elle ne doit pas dépasser, et elle méprise d'ailleurs toutes celles qui ne se plient pas strictement à leur condition de femme. Elle en veut au roi qui, sous ses airs majestueux, se laisse tout de même trop influencer par l'éminence grise qu'était Mme de Maintenon. Elle brosse par ailleurs un portrait ambigu de la duchesse du Maine: le ton neutre et descriptif du portrait qu'elle en fait à sa tante est sans doute dicté par la prudence; il est probable qu'elle désapprouve la façon de vivre de la duchesse, en tous les cas aucun éloge ni aucune admiration ne percent:

Monsieur Schullenburg m'a dit aussi qu'il avait vu Madame du Maine jouer sur scène, à Sceaux. Sa troupe est à présent la meilleure de toute la France. . . . On se divertit en conversant ou en jouant jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Madame du Maine qui connaît bien l'astrologie se divertit en regardant les étoiles; et en raisonnant sur elles avec beaucoup de savants. Chaque jour on raisonne sur une nouvelle chose savante. C'est ainsi que Madame du Maine vit. Dès qu'elle trouve le temps un peu long, elle a des vapeurs. (1^{er} février 1711, 3: 6, 13)

Ce portrait se poursuit dans une autre lettre, un mois plus tard:

Madame du Maine connaît parfaitement le latin et a beaucoup étudié. Je ne suis pas tout à fait sûr, mais j'ai ouï dire qu'elle connaît aussi le grec. Personne ne sait plus de choses qu'elle et n'a plus de commerce avec tous les savants de Paris. Toutes les nouvelles pièces de théâtre sont lues chez elle en vers et en prose. Je ne doute point qu'elle voit tout autant de belles choses dans la lune que *les femmes savantes*. (1^{er} mars 1711, 3: 10)

Il faut bien dire que le cas de Mme du Maine est tout à fait exceptionnel, et que la moyenne des femmes de la cour savent tout juste écrire: "La fille de la comtesse Platen a écrit une lettre à Babet en français qui était très bien écrite. Elle maîtrise l'orthographe française comme un homme, ce qui est rare, car aucune Française ne la maîtrise" (9 décembre 1696, 2: 7-8).

Les dames de France n'ont pas autant le souci que les princesses allemandes d'apprendre des langues étrangères; elles ne connaissent en règle générale que le français: là encore, ce sont les hommes seuls qui peuvent servir d'interprètes lorsqu'une personnalité étrangère est en visite à la cour. Rappelons l'exubérance de la princesse Palatine qui se disait elle-même un "garçon remuant comme une feuille d'arbre" ("Rauschenblattenjunge"): arrivée en France à l'âge de dix-huit ans, elle se

montrait sportive dans les premières années, se promenait pendant des heures, à pied et à cheval, participait aux parties de chasse des hommes, ne cadrait pas davantage avec l'oisiveté languissante qui était de bon ton à la cour. En cela, le caractère réputé fainéant de la duchesse de Berry détonnait moins que celui de la Palatine dans ses premières années à la cour.

Faut-il s'étonner alors qu'intrigues de toutes sortes, galanteries, le jeu, les fêtes et la boisson, un peu moins l'opéra, le théâtre et la musique étaient les occupations principales des dames de la Cour, auxquelles il fallait bien sûr être préparée pour ne pas passer pour naïve et trop ingénue. On ne peut s'empêcher de souligner cette ambiguïté: on cherche à éduquer les jeunes filles dans de prudes vertus catholiques jusqu'à leur entrée dans le monde, dont on les préserve alors soigneusement, comme la princesse de Savoie, puis on les libère dans cet univers peu recommandable du jour au lendemain.

On pourrait se demander ce qui se cache exactement derrière ce jugement que l'on trouve dans presque chaque lettre, affirmant que telle personne est bien éduquée et que telle autre ne l'est pas. Dans notre corpus de lettres, peu d'éléments de réponse concrets. Souvent, la notion de bonne éducation semble aller de pair avec la raison, le bon sens, l'honnêteté, la grâce, toutes vertus difficiles à cerner et que l'on peut supposer empreintes de subjectivité. Voyons tout de même cette description d'une inconnue mystérieuse arrivée incognito à la cour: "Il paraît qu'elle chante extraordinairement bien, elle sait jouer du luth, et un peu de l'instrument aussi. Elle a beaucoup de bon sens, et sait bien vivre, si bien que l'on voit bien qu'elle est bien éduquée" (26 août 1696, 2: 5). Lorsqu'il s'agit d'une femme, être bien éduquée semble essentiellement englober une somme de qualités morales, quelques qualités intellectuelles et de sociabilité aussi.

On peut retenir de l'éducation des femmes dans de grandes familles princières, aussi bien en Allemagne qu'en France, qu'elle a pour but presque unique de préparer une alliance qui soit digne de la famille, qui lui apporte de l'honneur. En Allemagne, il faut que les princesses soient prêtes à partir dans des cours étrangères, ce fait semble moins marqué en France où l'on prépare les jeunes filles une fois la décision prise. Par ailleurs, à cause des longues et nombreuses guerres pendant le règne de Louis XIV, les alliances vers l'étranger sont plus rares et viennent souvent sceller des traités de paix. Allier une fille "bâtarde" à une famille de sang princier pur est une bonne opération pour l'honneur de la famille de la jeune fille, comme ce fut le cas pour la famille de Mlle de Blois. Ainsi les stratégies se font aussi bien sur l'échiquier international que sur celui très fermé des familles présentes à la cour.

L'éducation est une subtile alchimie entre la sphère privée et la sphère publique. En fait, c'est l'intrusion dès le plus jeune âge de la vie publique dans celle, protégée et privée, de la jeune fille. L'entrée dans le monde ou le mariage concluent cette préparation, la jeune fille est alors sacrifiée à la raison d'État ou à l'intérêt supérieur des familles, à la politique et, donc, à la sphère publique. Les sentiments, l'affection, la tendresse, la nostalgie n'ont guère de place dans la vie ainsi programmée. On a précisément beaucoup reproché à Élisabeth-Charlotte d'avoir la nostalgie de sa patrie, le Palatinat ou le pays de Hanovre, et de ne pas adopter la position officielle du royaume qui considéra brusquement le Palatinat comme une terre qu'il fallait détruire – et qu'on a en effet détruite. Il aurait fallu qu'Élisabeth-Charlotte prît position pour son roi, et non qu'elle pleurât.

Si l'on veut enfin dégager l'essentiel de la différence entre l'éducation française et celle pratiquée dans les cours princières en Allemagne, on pourrait probablement dire que l'intrusion de la sphère publique est moins précoce, moins impitoyable. Il existe, durant l'éducation des jeunes filles, un temps privilégié où elles sont vraiment protégées dans leur univers privé. Par ailleurs, la sphère publique est probablement moins en contradiction avec la sphère privée, l'"entrée dans le monde" moins traumatisante pour les jeunes princesses allemandes. C'est probablement tout cela qui fit dire à Élisabeth-Charlotte: "Je ne crois pas que la manière française d'élever les enfants puisse réussir aussi bien que celle de Madame de Harling" (18 janvier 1693, 2: 8).¹⁸

¹⁸ Mme de Harling a été la gouvernante bien-aimée de la petite Élisabeth-Charlotte à Heidelberg.

L'ÉDUCATION DES FILLES À L'AMOUR

CHEZ MADAME DE MAINTENON

Yves Ferroul

Université Charles de Gaulle - Lille III

Dans son étude des caractéristiques de l'histoire des femmes françaises, Michèle Sarde accorde une place particulière au règne de Louis XIV. Pour elle,

les contes de fées et de femmes, qui foisonnèrent à cette époque, témoignent par leur violence et par leur cruauté de cette hantise du mariage forcé et de cette révolte physique de l'homme qui s'exprimaient déjà au siècle précédent, dans des textes plus mesurés et plus moralisants. La terreur de l'amour physique confine ici à l'obsession. . . .¹

Pourtant cette époque est aussi celle des fondations charitables, grâce auxquelles des femmes de la haute société prennent en charge l'éducation et la vie de filles pauvres, négociant leur mariage ou leur entrée en religion l'âge venu.

La question se pose donc: si les conditions réelles du mariage sont celles que dépeint Michèle Sarde, comment Mme de Maintenon (1635-1719) a-t-elle éduqué les filles pour lesquelles elle a fondé Saint-Cyr, quand un des buts de cette maison est de les préparer au mariage et qu'elle le leur présente comme le destin de toutes celles qui n'ont pas la vocation religieuse?

Pour analyser le projet de Mme de Maintenon, et notamment rechercher la place accordée à l'amour des futurs conjoints l'un pour l'autre (en conformité avec la doctrine catholique pour qui le sacrement est fondé sur un accord éclairé), nous dresserons un tableau des conditions concrètes du mariage aristocratique à l'époque; puis nous tenterons de placer le comportement du couple constitué par Mme de Maintenon et le roi dans cet ensemble; nous pourrions alors comprendre les conseils de formation au mariage donnés par la femme du roi.

Nous construirons notre image des modalités de constitution pour les couples à partir des exemples offerts par les souvenirs de Saint-Simon et par les lettres de

¹ Michèle Sarde, *Regard sur les Françaises, Xe-XXe siècles* (Paris: Points-Seuil, 1985) 356.